



# Temporairement Contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



## ÉDITO

Nous vous souhaitons la bienvenue à l'Abbaye des Prémontrés, magnifique cadre de cette aventure littéraire et théâtrale que nous avons décidé d'appeler, il y a vingt ans déjà, la Mousson d'été.

Une aventure humaine surtout, qui, au-delà de ce temps fort de la vie artistique lorraine, nous permet de tisser des liens toujours plus profonds avec un monde théâtral sans frontières. Le rayonnement extraordinaire des auteurs qui, pour certains, ont débuté ici nous apporte avec le recul la confirmation qu'il était nécessaire d'engager notre action dans le temps. Dans le temps juste. Dans ce temps spécial et irrationnel du théâtre qui a la capacité de dérégler les chronomètres et de gripper ou huiler, selon les cas, les mécanismes les plus évidents.

Comprendre et analyser le temps propre au théâtre a été le fruit de cette expérience qui, avec la maturité, a amené le développement d'un vaste réseau international permettant aux artistes et aux projets de trouver leur assise, avec les

bons partenaires, aux bons endroits... Car, derrière toute l'amitié qui s'est créée ici, il y a eu d'innombrables créations et, derrière la joie, beaucoup de travail accompli.

Quelle expérience ! 243 créations issues de la Mousson d'été ! Mais il aurait pu y en avoir encore plus, nous le savons tous... Allons-nous réussir à faire plus, avec moins ? Seul l'avenir nous le dira. Quoi qu'il en soit, nous nous engageons à tenir haute l'idée qu'en Lorraine la littérature dramatique a un avenir public, avec des partenaires de grande qualité qui, par leur fidélité et leur soutien, nous ont démontré qu'ils partageaient nos valeurs d'humanisme, d'intelligence, de sens critique et de foi dans l'écriture théâtrale d'aujourd'hui. Les équipes artistique, technique, pédagogique et administrative de la Mousson d'été sont unies pour que ces valeurs vivent. Comme l'a si bien dit Montaigne, « tu ne meurs pas de ce que tu es malade ; tu meurs de ce que tu es vivant ».

**Michel Didym**



# LA MOUSSON SOUFFLE SES 20 ANS

Entretien avec Maïa Bouteillet

Découvrir chaque année de nouveaux textes et de nouveaux auteurs. Remettre sur le tapis ce qu'on a appris pour se laisser surprendre. Être au plus proche du plus contemporain possible. Au présent. Et nourrir chaque année la production théâtrale de textes à mettre en scène. Ouvrir de nouvelles portes, nouvelles réflexions ou nouvelles poétiques. Préparer le futur.

La Mousson d'été est un laboratoire, un festival en amont des autres festivals et des lieux de production. Maintenant que 20 années se sont écoulées, on est tenté de compter les bougies et les textes : Plus de 500 textes mis en lecture dont 243 créés ensuite hors des frontières poreuses de l'abbaye. On compte et surtout on raconte. En bons amateurs d'histoires en tout genre, on revient sur le passé de la Mousson, pour retracer l'histoire d'un festival qui n'a encore que 20 ans.

Maïa Bouteillet, critique de théâtre qui a notamment travaillé pour *Libération*, s'est attelée à la conception et à la rédaction d'un livre, qui paraît aujourd'hui, sur ces vingt années d'écritures contemporaines. Après avoir recueilli textes et entretiens de nombreux collaborateurs de la Mousson d'été, c'est elle qui répond à quelques questions.

**Comment et quand avez-vous découvert la Mousson d'été ? Et quel a été votre premier regard sur ce festival ?**

Je suis venue pour la première fois en 1999 comme journaliste pour *Libération*. Je ne suis restée que peu de temps, deux jours je crois. J'y ai vu un objet assez unique et un véritable foisonnement qui étaient du coup pour moi difficiles à saisir. Il me semblait que c'était une proposition tout à fait nouvelle et complexe à traduire par un simple article. Il aurait fallu un reportage rendant compte d'un travail de

fond sur les écritures contemporaines. Car l'intérêt se situait plutôt dans la démarche globale que dans le rendu ou la présentation plus ou moins aboutie des mises en lectures. Comme expérience individuelle et humaine, je me souviens que ça m'avait beaucoup plu car c'était joyeux et très chaleureux. Le fait de rassembler tout le monde au même endroit permet des rencontres aussi bien formelles qu'informelles. Au-delà des temps organisés pour la rencontre, l'abbaye est un lieu de rencontres, de discussions et d'émulation du matin au soir.

**Par rapport à d'autres festivals qui réunissent aussi beaucoup de gens, quelle singularité vous a frappée ?**

La Mousson ne peut pas vraiment être comparée à d'autres festivals, comme par exemple le festival d'Avignon, où sont créées ou diffusées des productions. La Mousson d'été, c'est moins un festival que des rencontres, ouvertes au public bien sûr, mais en grande partie professionnelles. L'idée y est plus de défricher, de donner à entendre des textes qui pourraient ensuite être montés et diffusés dans ces autres festivals. La Mousson est en amont, dans la recherche, tandis qu'un festival comme Avignon est dans l'aboutissement.

**Quand vous avez commencé vos recherches sur le chemin parcouru en vingt ans, qu'avez-vous découvert sur la Mousson d'été ?**

En venant une fois ou deux au festival, on ne peut pas se rendre compte de toute l'épaisseur d'un projet qui s'est construit dans le temps. Mais en faisant un parcours rétrospectif, on découvre à quel point ce lieu a été moteur, ce qu'il a engendré comme productions notamment. On découvre aussi la cohérence globale du projet, l'importance de l'université d'été dans un lieu dédié à la rencontre et

à la recherche. Et, en discutant avec les différents acteurs du projet, qu'ils soient acteurs, auteurs, metteurs en scène, etc., on saisit à quel point ce travail intense et singulier de mise en lecture des textes contemporains leur apporte un training et les nourrit pour leurs autres créations.

C'est un lieu en amont des productions et de la saison. Un lieu où les choses peuvent éclore. L'idée est de tester un texte, et de le donner à entendre, et de voir ce que ça va donner après. Sur vingt ans, le nombre de textes lus à la Mousson qui ont ensuite été montés est assez conséquent. Dans l'édito du livre sur les 20 ans de Mousson, Michel Didym cite le cas de *Rituel pour une métamorphose*, ce texte du Syrien Saadallah Wannous, qui avait été lu à la Mousson et diffusé sur France Culture. La Comédie Française l'a inscrit à son répertoire 16 ans après, peu de temps avant la mort du dramaturge. Bien qu'il ait été auparavant publié par *Actes Sud*, ce texte avait mis beaucoup de temps à aboutir à une production. La Mousson découvre, défriche, lit, mais la suite de l'histoire ne lui appartient pas. Elle appartient à ceux qui voudront s'emparer de ces textes.

**Dans l'entretien que vous avez mené avec Olivier Py, celui-ci dit qu'aux débuts de la Mousson, l'écriture contemporaine était encore très marginale dans les théâtres.**

**La Mousson faisait figure de pionnière. Pour lui, la tendance s'est aujourd'hui complètement inversée. Alors que fleurissent les comités de lecture, comment la place de la Mousson a-t-elle évolué dans le paysage théâtral ? Et quel avenir entrevoyez-vous ?**

Il y a effectivement beaucoup de comités de lecture mais peu d'endroits où les textes sont lus par des acteurs. Les comités de lecture sont en amont du travail fait par la Mousson, qui a son propre comité de lecture. Pour moi, la Mousson reste pionnière dans ce domaine. Et ce, aussi parce qu'elle est un des seuls lieux à faire un travail important sur les écritures étrangères.

Peut-être que l'avenir réside dans le développement de

partenariats avec les théâtres étrangers. L'équipe de la Mousson a d'ailleurs œuvré pour créer un réseau dès le début.

C'était une bonne intuition et c'est aussi le sens de l'histoire. L'Europe nous incite à développer les partenariats et l'époque est à la mondialisation. On ne peut pas faire autrement que de travailler en réseau, d'autant plus que la période n'est pas très heureuse pour la culture. Il nous faut défendre cette place-là, la place de l'institution culturelle, car elle n'est pas acquise pour toujours. Elle reste fragile, et aujourd'hui tout particulièrement.

En travaillant sur vingt ans de Mousson, on voit bien quelles ont été les années fastes et les années dures en termes budgétaires. Aujourd'hui, il faut particulièrement batailler sur le terrain économique. On va vers davantage de décentralisation, ou plus exactement, l'État se repose de plus en plus sur les collectivités locales qui cherchent des formes plus spectaculaires, plus « grand public ». Alors cela devient de plus en plus difficile de défendre un lieu qui travaille en amont, dans une partie moins visible, mais non moins essentielle, de la production théâtrale.

**Propos recueillis par Charlotte Lagrange**

.....

Le livre *LA MOUSSON D'ÉTÉ, 20 ans d'écriture contemporaines* est diffusé et distribué par les Éditions Les Solitaires Intempestifs

Disponible à la vente à la Librairie L'autre rive à Nancy et au stand de la Librairie qui se tient au Bar des Écritures dans l'Abbaye. Prix de vente 17€

# ANIMAUX !

## LA TIGRESSE

De Gianina Carunariu (Roumanie)

Texte français d'Alexandre Lazarescou

Dirigée par Alexandre Plank

Avec l'ensemble des acteurs de la Mousson d'été



De l'Aristophane des *Oiseaux* au Rostand de *Chantecler*, en passant par le La Fontaine des *Fables* et le Victor Hugo de *La Forêt mouillée*, nombreux sont les auteurs à s'être laissés séduire par l'idée de mettre en scène des animaux afin d'en faire les personnages d'un spectacle haut en couleur. Avec sa *Tigresse*, la Roumaine Gianina Carunariu peut parfaitement prétendre à prendre place dans cette grande tradition littéraire.

À travers les siècles et les cultures, les bêtes de scène sont souvent des allégories chargées de représenter les vices et les vertus de l'espèce humaine. Dans cette opération poétique, la nature bestiale se dissout généralement dans la satire (que l'on pense au *Rhinocéros* de Ionesco, par exemple). Pour autant, l'imaginaire animalier s'impose avec une puissance singulière et certains animaux littéraires (*Renart*, *Moby Dick*, *Croc-Blanc*, *Babar*, etc.) impriment sur notre esprit une empreinte comparable à celle de *Don Quichotte* ou de *Madame Bovary*... C'est que, même présenté sous une forme conventionnelle, l'animal ne se réduit jamais à un simple costume.

Dans *La Tigresse*, l'animalité est moins l'apanage d'un rôle titre que l'on ne voit jamais que celui de divers pensionnaire du zoo et de quelques oiseaux qui ont eu l'heur de le croiser. Ceux-ci se mêlent avec beaucoup de « naturel » aux humains (chauffeur de taxi, touristes, retraité, médecin, employés de banque...), rendant théâtralement crédible l'utopie d'une société qui abolit la frontière, réputée irréductible, entre les espèces. Ce qui fait le lien entre tous ces personnages, c'est évidemment l'usage partagé du langage. Dans cet univers utopique et quelque peu cauchemardesque, les animaux ne se gênent pas pour critiquer les hommes : « Tu ne peux pas t'entendre avec les hommes. Ils se vantent d'être plus éclairés que nous, d'être civilisés, de ne pas être... des animaux. Mais une telle civilisation, non merci ! ».

C'est bien de civilisation qu'il s'agit. L'action se situe dans une ville « comme devrait être toute ville européenne qui se respecte ». La société qui transparaît dans *La Tigresse* ressemble fortement à la Roumanie contemporaine.

Des sans-abri consomment de l'alcool à 90° qu'ils coupent avec de l'eau pour ne pas devenir aveugles. La population immigrée sert, ici comme ailleurs, de bouc-émissaire (« C'est du Sud que nous viennent tous les problèmes aujourd'hui »). Interviewés à la télé, des touristes véhiculent des clichés et sont, comme toujours, à côté de la plaque. Un fauve échappé de sa cage constitue, bien sûr, un excellent fait divers. Aussi, toute la pièce se présente-t-elle sous la forme d'un documentaire dont le scénario est plus ou moins truqué. L'enchaînement de séquences hétéroclites sur un rythme enlevé reconstitue l'histoire de Mihaela la tigresse, dont la figure fugitive se développe comme une sorte de grande métaphore. La ronde des personnages, chacun décrivant sa propre expérience, donne à la pièce le tour et l'élan d'une ritournelle ou d'une comptine. Mais ce conte télévisé parle de choses tout à fait sérieuses : l'urbanisme, les SDF, la délinquance juvénile, les bas salaires, le crédit bancaire...

Que se passe-t-il lorsque quelqu'un (homme ou animal) qui se morfond en captivité se libère pour « voir le monde » ? Tonton Costica, le gardien du zoo l'exprime très bien lorsqu'il s'adresse à la tigresse pour la mettre en garde : « Mon petit chou, tu ne sais pas ce que c'est la liberté. Tu es née en captivité. Tu n'as pas les réflexes pour te défendre, pour te débrouiller. Et eux ils ne prennent pas le temps de discuter, ils t'exécutent, un point c'est tout. En plus, tu ne connais pas la langue (...) Les gens aiment venir te rendre visite, mais n'aiment pas qu'on leur rende visite. » Au théâtre documentaire, tel qu'il est si souvent pratiqué, depuis quelques années, en Europe occidentale, *La Tigresse* roumaine oppose la résistance d'un « documenteur », renouant avec la tradition de la féerie. On est bel et bien au théâtre, mais ce théâtre est une arche de Noé.

Olivier Goetz

.....  
Texte édité chez Actes Sud-Papiers et programmé dans le cadre du projet de coopération Fabulamundi Playwriting Europe soutenu par le Programme Culture 2007 - 2013 de l'Union Européenne



# L'HOMME DES ONDES

## Entretien avec Alexandre Plank

Alexandre Plank est réalisateur de fictions radiophoniques pour France Culture. Il revient pour la quatrième année consécutive à la Mousson d'été. Quelques questions pour en savoir plus sur son processus de travail, ici, à l'Abbaye, et là-bas ou partout dans vos oreilles, à Radio France.

### En quoi consiste ton travail de mise en lecture radiophonique à la Mousson d'été ?

Le travail à la Mousson d'été est particulier. Il pose les mêmes questions que lorsque nous intervenons au Festival d'Avignon, au Festival Scènes d'Europe au Théâtre de la Ville, ainsi qu'aux Bouffes du Nord pour l'émission « Théâtre et Musique ».

Pour nous, c'est différent du travail en studio parce qu'on est dans un entre-deux. On s'adresse à la fois à des auditeurs et à des spectateurs. La politique de la Maison est de dire que les auditeurs priment toujours. L'idée est de faire de la radio. Mais depuis quelques années, on essaye d'inventer une forme qui soit davantage spectaculaire et de créer ainsi un rapport aussi direct avec le public qu'avec les auditeurs. C'est ce que faisait Claude Guerre qui est beaucoup venu à la Mousson d'été. Il nous faut trouver cet entre-deux. Le risque est de tomber dans une lecture trop théâtrale ; l'auditeur raterait des significations parce qu'elles reposent sur des éléments purement physiques ou scéniques. L'autre risque est de tomber dans une forme trop radiophonique sans intérêt où les spectateurs ne verraient que des acteurs lire face à un micro.

### Comment sont choisis les textes qui sont mis en lecture par France Culture pour la Mousson d'été ?

Le comité de lecture de la Mousson fournit des textes à Laurence Courtois, conseillère littéraire à France Culture, qui filtre ceux qui ne se prêtent pas directement à la radio, ceux qui sont trop longs, ou encore ceux dont on n'obtiendrait pas les droits. Parmi sa sélection, je choisis ensuite le texte que je souhaite mettre en lecture.

### Peux-tu me dire en quoi un texte est ou n'est pas radiophonique ?

En vérité, tu peux faire de la radio avec tout. Tu peux donner à entendre des didascalies, tu peux fabriquer des formes et des dispositifs qui permettent d'entendre ce que l'on ne voit pas. Mais je trouverais dommage que la radio apparaisse comme un appauvrissement du théâtre. Ça ne doit pas être du théâtre sans l'image ni même du théâtre radiophonique. Par exemple, hormis quand je suis à Avignon ou à Pont-à-Mousson, je travaille très peu sur des formes dialoguées parce qu'on a quand même toujours la sensation qu'il manque quelque chose, qu'il y a un appauvrissement par rapport à une forme théâtrale ou

cinématographique.

Je collabore souvent avec Pauline Thimonnier qui adapte des textes pour la radio. On vient de faire une version du *Maître et Marguerite* de Boulgakov, et on va travailler sur *Robinson ou la vie Sauvage* de Michel Tournier et sur *Lenfer de Dante*. Avec du temps et des moyens, on peut tout faire. Mais il y a des écritures qui s'y prêtent davantage. La difficulté est finalement de trouver des textes qui se prêtent particulièrement à la radio. Je me poserais donc la question plutôt dans l'autre sens. Je ne sais pas ce qu'on ne peut pas faire, mais je sais ce qu'on peut très bien faire. Les textes de Philippe Malone ou d'Alexandra Badea par exemple proposent une langue et une dépersonnalisation qui nous permettent de faire un travail sur la voix, sur les textures sonores, et sur le matiérage.

### C'est aussi ta recherche singulière en tant que réalisateur à France Culture. Est-ce que tu peux m'expliquer ta démarche actuelle ?

Oui, en ce moment, je travaille sur des projets musicaux. L'idée est de trouver les failles dans les textes, les non-dits dans lesquels on peut s'engouffrer pour traiter musicalement l'intériorité ou l'histoire d'un personnage. On appauvrit presque la matière littéraire pour donner de la place à une écriture musicale.

### Quand tu dis « nous », tu parles de ton équipe ?

Pour ces projets musicaux, je travaille avec Céline Geoffroy, conseillère littéraire, et avec Pauline Thimonnier qui est dramaturge. Ensuite, il y a un chef opérateur. La plupart du temps, et notamment à la Mousson, je travaille avec Philippe Bredin qui est chef opérateur. En fonction de ce que je lui raconte, c'est lui qui règle le son, qui choisit les micros, la console, les effets de compression, de distorsion ou de saturation. Il est assisté de Bastien Varigot qui est opérateur. Il aide à l'installation et la préparation des micros. C'est lui qui perche quand il y a lieu de percher. C'est parfois lui aussi qui règle les niveaux de son pour éviter la saturation.

### Qu'avez-vous préparé pour la mise en lecture de *La Tigresse de Gianina Carbutariu* ?

Le texte est constitué de nombreuses interviews télévisées. On s'est basé là-dessus pour créer un documentaire, ou un « documenteur » comme dit l'auteur, qui soit radiophonique. On est dans un registre totalement oral. Un journaliste mène son enquête sur la disparition d'une tigresse et reconstitue le documentaire qu'il aurait aimé faire.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange

# LA PEUR (ENQUÊTE)

À la Mousson d'été, la thématique mise en avant, avec plus ou moins d'insistance, par le programmeur ne définit jamais un critère de sélection. La formulation du thème ne constitue pas, non plus, une tentative pour conférer in extremis un semblant de cohérence logique à un ensemble de textes disparates. Non. Dans sa généralité et son étendue, le thème est un sujet de réflexion ou, plus précisément, un éclairage particulier jeté sur les écritures elles-mêmes, de manière à en faire ressortir certaines caractéristiques remarquables (un peu comme ces lampes à UV qui permettent de détecter les faux billets)...

« La peur », thème de l'édition 2014, présente un grand intérêt, non seulement comme grille de lecture mais aussi parce qu'il nourrit l'imaginaire de tout un chacun. La peur donne une couleur particulière à ceux qui l'éprouvent. Rappelons-nous la leçon de la dramaturgie allemande : Brecht avait demandé à Karl Valentin comment il fallait représenter des soldats ; Valentin répondit : « *Weiß sans, Angst hams* » (Ils sont blancs, ils ont peur). Elle même insaisissable, presque indéfinissable, la peur déteint sur les individus, les objets et les espaces qu'elle affecte. « L'homme de la peur, dans l'espace même de sa peur, participe et s'unit à ce qui fait peur », écrit Maurice Blanchot.

La tentation était grande, dès lors, d'interroger les participants de la Mousson quant à ce que leur inspire la peur. Le *Temporairement Contemporain* a donc décidé de mener l'enquête.

Merci aux auteurs, metteurs en scène, acteurs, spectateurs qui ont accepté de nous répondre. **O.G.**

## DAVID LESCOT

C'est bon la peur, j'aime ça.

On fait un métier qui a à voir avec la peur.

J'avais lu cette idée dans un entretien publié d'Heiner Müller : la seule chose qui rassemble les gens qui sont sur scène et les gens qui sont dans la salle, c'est la peur de mourir.

Ça m'a beaucoup interrogé. L'angoisse est moins intéressante parce qu'elle est un sentiment individuel. La racine latine du mot angoisse est « étroit, serré ». L'angoisse, c'est le canal qui se rétrécit et t'empêche de respirer.

Le théâtre, c'est une mise à mort collective de la peur. La peur est là sans qu'on le sache, elle est comme le fantôme qu'il faut réussir à dompter. Des gens viennent regarder d'autres gens qui cherchent à défier la peur, à la déjouer avec beauté, avec grâce, avec art ; des gens qui dansent au bord du précipice sans tomber. On a beau être dans une société rationaliste, il reste des phénomènes de rite collectifs comme celui-ci.

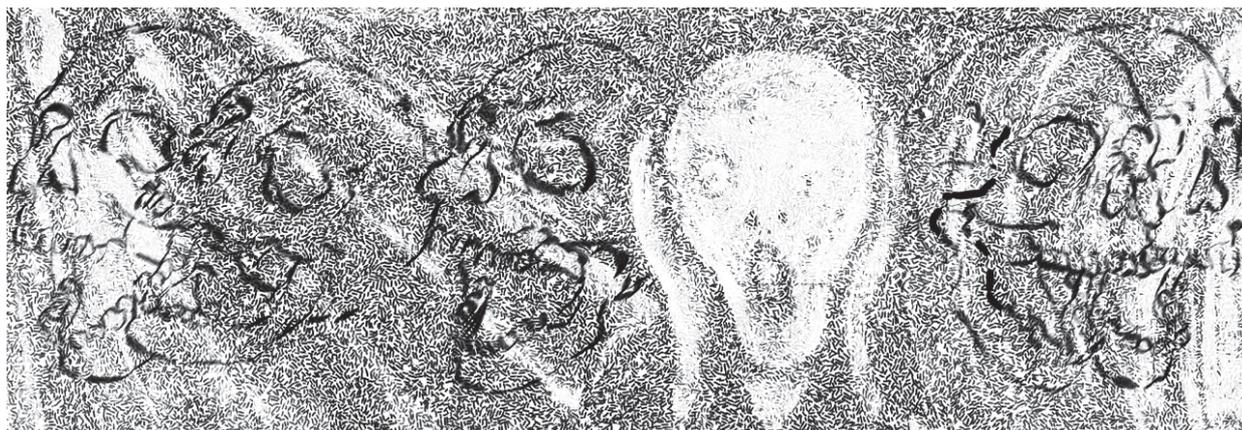
Quand un moment de spectacle est réussi, c'est qu'on a réussi à dissiper la peur. Et quand ça tousse dans la salle,

cette fameuse toux qui gêne le spectacle, c'est que la peur n'a pas disparu, qu'on n'a pas réussi à la chasser.

Dans un film que j'adore, *When We Were Kings*, on voit Mohamed Ali se préparer à un combat contre George Foreman. Ali a tout pour perdre. Il est plus vieux, il est fini. Pendant tout le film, on le voit pourtant défier son adversaire. Et à la fin, il gagne le combat. Pour moi, c'est un film sur la peur. Toutes les fanfaronnades de Mohamed Ali étaient des manières de conjurer la peur, et de surmonter ainsi l'épreuve. Je crois qu'on fait du théâtre parce qu'on cherche à défier la peur. A chaque création, on a de nouveau peur. Au fond, qu'est-ce qu'on risque ? Qu'on l'appelle le trac ou l'angoisse, la peur flotte, mais cette peur, c'est la mort. On cherche à la regarder en face dans cette espèce de rassemblement étrange pour la chasser ou plus exactement pour passer un accord avec elle.

Ça rend vivant. Et surtout c'est une manière poétique de la surmonter, de l'apprivoiser. Au théâtre, on a la chance de pouvoir traiter la peur avec des armes symboliques.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange



© Xavier Gorgol

# PORTRAITS D'AUTEURS

*Exposition des photographies d'Éric Didym,  
prises lors de la Mousson 2013*

À discuter avec Éric Didym, l'on réalise que si, en tirant le portrait de quelqu'un, on cherche à créer quelque chose, c'est avant tout une rencontre entre le public et la photographie qui a lieu, entre soi-même et un modèle. Face-à-face. Rencontre possible mais non certaine, car l'art du photographe s'arrête à la saisie d'un instant, l'instant précis où quelque chose de l'autre se laisse saisir, dans la tension du corps, dans un regard, dans une bague ou un sourire. Cet instant ne dépend que de l'autre et de ce qu'il donne. On touche ici, dans cette pratique pourtant publique, à un endroit paradoxalement intime. Et il faudrait pouvoir dialoguer longtemps, s'ouvrir et se découvrir en profondeur pour créer la confiance et le lâcher-prise propices à l'instant du bon portrait. Malheureusement, le temps manque souvent. Alors, à l'art du photographe, répond la générosité des auteurs, leur disponibilité à se montrer librement, poilus s'ils le sont, sans jouer et sans orchestrer.

Un troisième larron a, pendant 17 ans, participé à ce rituel des portraits d'auteurs. Plasticien-ne au gré de changements d'esthétique et pour essayer de toujours décaler dans une nouvelle direction les poses et les attitudes des auteurs, Thierry Devaux ou Catherine de Rosa ses sont ainsi longtemps accaparés les photographies au fur et à mesure de leur sortie de la chambre noire, leur donnant un cadre et une unité. Mais, depuis trois ans, Éric se retrouve seul et ses cadrages se rapprochent alors de plus en plus des auteurs, les inscrivant dans le paysage et l'architecture de l'abbaye. Seuls en cadre, leur visage prend une importance qu'il n'avait pas dans les photographies précédentes. Le projet d'Éric est d'ailleurs, pour cette année, de continuer dans cette direction et de chercher, en resserrant toujours le cadre, à renforcer la proximité avec l'auteur, laissant son visage envahir la photographie entière et donc, aussi, notre regard.



Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, réjouissons-nous, dans cette raréfaction des moyens, de nous rapprocher encore de la vie des auteurs. Rien n'existe plus, dans ce cadre photographique, que ce qu'ils nous ont donné à voir à cet instant. C'est comme les éléments soulignés d'un récit ou d'une biographie possible qui sont dès lors à portée de l'imaginaire : contrôle maintenu ou relâchement de soi, barbe mal rasée, chemise à fleur, mâchoire tendue...

Cette multitude d'éléments trace pour le spectateur une grande charade. Qu'il connaisse ou non les modèles, qu'il tique sur un nom ou qu'il le découvre, un caractère possible et tout un passé passent à sa portée. À défaut de restituer totalement cet instant de la relation entre le photographe et son modèle, la sincérité de ces moments nous permet du moins d'entrapercevoir le paysage d'une vie, d'affabuler bien au-delà et, peut-être aussi, de sentir juste. C'est certes petit et ténu, mais c'est déjà écrire.

**Pierre Chevallier**

# RADIO MOUSSON

## Jean de l'Aincourt chronique la vie nocturne de la Mousson d'été.

2 heures du mat' à l'abbaye des Prémontrés. Dernier soir du bar de la Mousson, le bien nommé « Clandé ». On fête ça dignement, trois anniversaires pour le prix d'un. Gâteau au chocolat, mirabelles, champagne et dragibus, tout y passe. J'ai pas l'impression d'avoir beaucoup bu et quand je regarde le tableau des conso, je me dis que je suis soit alcoolique, soit dépressif, ce qui m'embêterait au vu de... enfin bref. Un débat autour de l'affiche s'engage chez mes voisins.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- C'est une allégorie, une jeune fille de 20 ans fête son anniversaire et se prend un seau d'eau sur la tête.
- Tu remarqueras que malgré l'eau, les bougies restent allumées.
- C'est peut-être des bougies magiques ?
- Moi ça me fait penser au Ice Bucket Challenge.
- Au quoi ?
- Le Aïsse Beauquette Tchalandge.

- Je connais pas.
  - C'est des stars américaines qui se balancent des seaux d'eau glacée pour lutter contre des maladies... Même Johnny s'y est mis. Certains commentent une photo d'Olivier Py qu'ils ont vue dans le couloir, torse nu, et comme crucifié à l'un des piliers de l'abbatiale.
  - On a l'impression que c'est une métaphore.
  - De quoi ?
- Les premières notes de musique résonnent sous la pièce voûtée, certains pensent déjà à aller se coucher, d'autres n'hésitent pas à se resservir.
- Une voix au loin déplore « Ils ont fermé les chiottes, ces cons ! ». Mais demain, tout sera parfait pour l'inauguration. Merde, elle est où ma chambre ?

[à suivre...]



### 18h – Inauguration de la Mousson d'été - BAR DES ÉCRITURES

et vernissage de *Portraits d'auteurs en Mousson d'été 2013*

Réalisation Éric Didym

### 19h – Radio Ploutsch - PARQUET DE BAL

Hervé Blutsch fait sa radio

### 20h45 – Lecture radiophonique : La Tigresse - AMPHITHÉÂTRE

De Gianina Carbutariu (Roumanie), Texte français d'Alexandre Lazarescou, Lecture dirigée par Véronique Bellegarde

Enregistrée en public à La mousson d'été en coproduction avec France Culture

### 22h30 – Radio Ploutsch - PARQUET DE BAL

Hervé Blutsch fait sa radio

### 22h45 – Les impromptus de la nuit : Frédéric Sonntag - PARQUET DE BAL

Des nouvelles du monde écrites en résidence à l'Abbaye

### 23h – DJ SET - KDJ - PARQUET DE BAL

**La meec – la mousson d'été est subventionnée par** le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Général de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson

**et est organisée avec le soutien** de l'Abbaye des Prémontrés, de la Ville de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de la Ville de Pont-à-Mousson

**en partenariat avec** France Culture, le projet de coopération Fabulamundi – Playwriting Europe, la Maison Antoine Vitez, la SACD, le CnT, les éditions Actes Sud-Papiers, la Comédie Française, l'Université de Lorraine, Scènes et Territoires en Lorraine, le lycée Jacques Marquette et le lycée Jean Hanzelet de Pont-à-Mousson, la librairie L'autre Rive, le théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy Lorraine

MPM Audiolight est le partenaire technique de la mousson d'été

